

**ÉLOGE DE M. ERNEST MASOIN,
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL,
par M. IDE.**

Hormis des références bibliographiques et la suppression de certaines anecdotes,

ce texte est identique à celui publié dans l'Annuaire UCL (1915 - 1919).

Celui, qui fut pendant un quart de siècle le Secrétaire de l'Académie et qui disparut il y a déjà près d'une dizaine d'années, n'a pas encore reçu ici l'hommage d'estime et de regrets auquel sa mémoire a tous les droits. Avec une profonde émotion j'ai accepté de remplir ce devoir à l'égard de mon ancien Maître que j'ai connu et admiré pendant près de quarante ans.

Encore très valide et plein de courage, il avait, à la fin de juillet 1914, terminé ses cours et présidé les examens; il venait aussi de coordonner les matériaux pour le Compte rendu de la séance tenue par la Compagnie le 25 de ce même mois. Qui aurait pu soupçonner alors qu'il accomplissait pour la dernière fois cette double tâche? Qui aurait osé prévoir les souffrances qui nous attendaient tous et l'amertume dont, à la fin de sa vie, notre Collègue serait abreuvé?

Soudain, le 4 août suivant, ce furent ces clameurs terribles qui arrêtent la vie des peuples; ce fut la ruée des hordes teutoniques en notre pays et puis, un soir, l'alarme, la fusillade et les massacres dans l'obscurité, les lueurs de l'incendie et le sac systématique de la vieille cité universitaire de Louvain!

L'indignation et la douleur qui, chez d'autres, s'exhalent en bruyantes récriminations et en stériles colères, se traduisirent chez Masoin par un acte significatif. A 70 ans, il vendit la maison où il avait vécu sa longue carrière et élevé ses huit enfants. Quittant pour toujours la cité en ruines dont la vue lui brisait le cœur, il se réfugia dans un quartier tranquille de la capitale où les lourdes bottes teutoniques ne faisaient point résonner le pavé à toute heure du jour et de la nuit.

C'est là qu'à la période la plus critique de la guerre, le 24 avril 1915, — le jour même où nos ennemis fêtaient

bruyamment à la fois la rupture du front russe en Galicie et leur premier assaut aux gaz asphyxiants devant Ypres — c'est là que, tristes et silencieux, nous allâmes le chercher pour le ramener vers ce Louvain qu'il avait fui et pour le conduire à la sépulture qu'il s'était préparée sous les murs de la majestueuse église abbatiale de Vlierbeek. Un petit groupe de parents et d'amis, quelques Collègues de l'Université et de l'Académie, seulement, assistaient à ces lugubres funérailles, encore assombries par l'ambiance; peine y entendit-on deux brefs discours, l'un au nom de l'Université de Louvain, l'autre au nom de notre Compagnie; aucun honneur officiel, aucun cortège estudiantin, aucun drapeau n'accompagna la dépouille d'Ernest Masoin, Professeur de physiologie, Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Médecine, Commandeur de l'Ordre de Léopold et porteur encore d'autres titres nombreux.

Masoin, dont la parole éloquente avait adressé l'adieu suprême à toute une génération de ses Collègues, Ernest Hubert, à Venneman, à Boddaert, à Van Cauwerberghe, à Vleminckx, à Crocq; Masoin, qui savait si justement apprécier la haute signification des cérémonies funèbres, n'eut qu'un enterrement de guerre et son éloge académique réglementaire retarde de près de dix ans.

Je tâcherai de faire revivre quelques instants sa vie magnifique qui peut servir d'exemple et d'idéal à ceux que la nature a doués pour diriger leurs contemporains.

* * *

Ernest Masoin naquit à Virton, le 23 juillet 1844. Comme beaucoup de modestes étudiants de province, il arriva, à l'âge de 17 ans, sans ambition et sous les plus simples atours, à Louvain pour y suivre les cours de médecine. Coïncidence qui mérite d'être signalée, Masoin et Verriest, qui brillèrent d'un égal éclat à l'Université furent non seulement condisciples de la même année et passèrent leur premier examen le même jour, mais, tous les deux, ils avaient suivi les cours de philosophie de

petit Séminaire où ils avaient fait leurs humanités. Tous deux, hélas ! ils furent aussi des victimes de l'horrible guerre.

L'Université, qui ne connaît pas d'autres titres à ses faveurs que la valeur personnelle, distingua bientôt la supériorité du jeune Luxembourgeois. Dès la seconde année de ses études, Masoin essaya ses ailes et subit tous ses examens avec le plus haut grade. Il s'imposa à l'estime de tous ; certains de ses contemporains se rappellent encore, après un demi-siècle, l'admiration que suscitaient ses brillants succès.

En 1868, un an après son dernier doctorat et à son retour de Bonn, d'Heidelberg et de Paris, où il était allé compléter ses connaissances, la chaire de physiologie devint vacante à Louvain et, malgré des compétiteurs puissants, il fut appelé, à l'âge de 24 ans, à l'occuper. L'année suivante, il reprit aussi le cours de médecine mentale et cet enseignement a eu une grande influence sur son activité par la suite. Quatre ans plus tard, en 1872, le jeune professeur vit s'ouvrir devant lui les portes de l'Académie de médecine ; en 1891, il en devint le Secrétaire perpétuel, son porte-parole et l'ordonnateur de ses travaux.

Ces grandes étapes de la carrière de Masoin indiquent assez que sa personnalité s'imposait. D'ailleurs, partout où il se rendait, fût-ce pour présider un Congrès ou représenter l'Académie à une solennité, partout sa parole éloquente attirait sur lui l'attention. Il ne cherchait point, pourtant, les occasions de se faire valoir ; bien au contraire, il passait volontiers inaperçu, silencieux même dans les milieux où il était étranger ; mais, quand la parole lui était donnée, il se révélait soudain et l'on sentait se manifester une force, surgir un esprit d'élite.

Que n'avons-nous, pour montrer les caractéristiques de son esprit, la maîtrise qu'il déployait en déchiffrant des personnalités historiques mal connues ou compliquées ! Ceux qui ont lu son discours académique sur l'énigme

psychique que fut Chateaubriand (1), ou sa dissertation sur l'état mental, si controversé, de Jeanne la Folle (2), savent quel était le pouvoir pénétrant d'analyse dont il était doué.

Heureusement pour nous, le caractère de Masoin n'est pas difficile à déchiffrer : il était droit, limpide et exempt de complications et, grâce au don d'éloquence communicative qu'il possédait, ses idées se sont épanchées, durant un demi-siècle, sous la forme la moins cachée et la plus prenante. Nous n'avons donc aucune crainte de ne pas l'avoir compris; nous n'avons que celle de ne pouvoir faire, en traits dignes de lui, le portrait de notre ancien Maître.

*
*
*

L'activité d'un professeur de physiologie a pour objet, avant tout, l'organisation de son cours et les recherches scientifiques que comporte son enseignement. Nous ne dirons rien des leçons du professeur; quand j'aurai rappelé ce qu'il fut comme orateur, on comprendra quels devaient être les qualités de ses leçons, leur forme soignée, leur clarté et leurs charmes.

On n'était guère outillé pour les recherches scientifiques et les travaux de laboratoire pendant les années 1868 à 1880, à Louvain, pas plus d'ailleurs que dans les autres universités belges. Mais Masoin avait été témoin du travail scientifique tel qu'il se poursuivait déjà alors en Allemagne, et son esprit avisé savait, pour la recherche personnelle, tirer parti des plus médiocres ressources. Dans un taudis de moins de vingt mètres carrés, sans rien du matériel complexe de nos laboratoires actuels,

(1) Etude médicale sur Chateaubriand. — *Bull. Acad. Roy. de Méd. de Belgique*, 1908. pp. 24, 40, 41, et : Chateaubriand, sa vie et son caractère. — *Bull. Acad. Sc. etc. de Belgique* (Classe des Lettres), n° 11, nov. 1907.

(2) La mère de Charles-Quint, Jeanne de Castille, dite Jeanne la Folle, fut-elle réellement aliénée? — *Revue générale*, fév. et mars 1912.

sans assistants, presque sans livres ni revues, il tentait l'irréalisable.

D'ordinaire celui qui a charge d'enseigner une science expérimentale s'attaque aux sujets qui sont à l'ordre du jour. A Paris, à Vienne, à Edimbourg, comme à New-York et à Chicago, les mêmes sujets se trouvent sur le métier et sont l'occasion de publications qui se croisent comme les fusées d'un feu d'artifice. Il ne faut pas une clairvoyance bien spéciale pour y avoir une part; on peut même s'y tailler une honnête réclame à peu de frais, en mêlant son nom à ceux des chercheurs qui agitent sans trêve les questions d'actualité.

Masoin n'était pas de ces chercheurs-là, aussi son nom fut-il rarement cité dans les travaux de ses contemporains. Il étudiait de préférence des questions qui ne devaient acquérir de l'importance que tardivement, au bout de trente à quarante années, et dont ses contemporains ne saisissaient guère l'intérêt. Que dis-je, parfois elles leur faisaient hausser dédaigneusement les épaules.

Il s'appliqua d'abord à montrer les différences qui existent entre l'action du nerf pneumogastrique gauche et celle du nerf droit et il établit que le gauche influence le cœur davantage que le droit (1). Parcourez les traités de physiologie de l'époque : ce fait, découvert par Masoin, n'y est pas même signalé ou bien seulement cité accessoirement en une demi-ligne ou une simple note, comme s'il n'y avait pas lieu d'y attribuer quelque importance. Or, pour la génération actuelle, ce fait pose un des problèmes les plus passionnants et les plus délicats de la physiologie. Le cœur, organe unique et asymétrique, est muni de deux nerfs symétriques; Masoin ne voulait pas y voir un caprice de l'Architecte divin qui, par amour pour la symétrie, aurait mis deux nerfs là où un seul peut suffire. Sans doute, se disait-il, nos plus belles

(1) Contribution à la physiologie des nerfs pneumogastriques. Différence entre le nerf pneumogastrique droit et le nerf pneumogastrique gauche, pour leur action suspensive sur le cœur. *Bull. Acad. Roy. Méd. de Belgique*, 1872.

cathédrales ont des fenêtres masquées et des tourelles vides, mais l'organisme ne saurait avoir des nerfs de parade.

La fonction du pneumogastrique droit est faite pour intriguer tout physiologiste, tout penseur clairvoyant. Masoin a eu l'incontestable mérite d'établir que le pneumogastrique droit n'exerce pas sur le cœur la même action massive et brutale que le nerf gauche. Aujourd'hui, une lumière nouvelle et inattendue éclaire les fonctions primordiales du système vague et le problème, entrevu il y a cinquante ans par Masoin, est redevenu d'une actualité captivante. On peut espérer que désormais les bibliographes citeront le nom de Masoin plus souvent que ne l'ont fait ses contemporains.

Masoin s'occupa ensuite d'une autre question d'un grand intérêt : l'hérédité des mutilations acquises (1). Nos biologistes tendent l'oreille quand on évoque cette énigmatique question devant eux. Il y a plus de quarante ans, Masoin songea à en percer le mystère. On connaissait bien quelques faits isolés de transmission, de la mère à l'enfant, de certaines mutilations accidentelles; mais ces faits étaient si difficiles à contrôler que la science croyait devoir les interpréter comme de fortuites coïncidences.

Masoin pratiqua, chez des lapins, l'ablation totale de la rate. Il extirpa cet organe, — important pour la genèse du sang, mais non indispensable à la vie, — à des animaux mâles et femelles et il mit en observation les rejetons de ces dératés; il put refaire cette mutilation durant deux générations et il se proposait de poursuivre l'expérience si les dimensions de la rate, chez les descendants de lapins dératés, ne subissaient pas une diminution réelle et assez notable. Il en était ainsi : cette mutilation artificielle est héréditaire dans la grande majorité des cas.

Masoin avait le droit d'être fier du résultat de ses

(1) Production artificielle d'atrophies congénitales de la rate. — *Bull. Acad. Méd. Belgique*, 1873.

expériences ; mais, à cette époque, on n'en saisit pas l'importance. Non seulement les spécialistes, qui traitaient de l'hérédité, en parlaient parfois en citant son nom de manière à le rendre méconnaissable, mais même ils lui faisaient dire le contraire de ce qu'il avait formellement affirmé. En février 1914, alors qu'il ne lui restait plus que quelques mois à vivre, divers auteurs ayant refait ses expériences et abouti aux mêmes résultats, Masoin eut la grande satisfaction de pouvoir rappeler ceux, déjà vieux de trente-cinq ans, qu'il avait obtenus et les jeta dans la balance à côté des constatations confirmatives bien plus récentes (1).

Je puis invoquer encore une autre preuve de sa perspicacité : les recherches qu'il entreprit avec la collaboration de notre Collègue M. G. Bruylants, en 1879. Voulant faire l'étude physiologique de quelques médicaments, il s'adressa à des essences telles que celles de marjolaine, de lavande, d'aspic, de romarin (2). Et maintenant que le savant repose depuis des années à l'ombre de l'église de Vlierbeek, voici qu'on nous annonce des Etats-Unis que les essences benzyliques y jouissent d'une vogue qui en fait presque des panacées.

Ces sujets d'étude, qu'il avait choisis, s'étaient imposés à son attention parce qu'il entrevoyait clairement leur haut intérêt ; il les avait abordés avec une rigoureuse méthode et lumineusement exposé leurs résultats. Mais Masoin était un modeste ; ayant dit ce qu'il avait à dire, il n'insistait pas pour faire ressortir la valeur de ses découvertes, et la génération à laquelle elles furent communiquées ne sut pas en apprécier le prix.

(1) Études sur l'hérédité (première communication). Transmission héréditaire des caractères acquis. Production artificielle d'atrophie congénitale de la rate. Mutilations diverses. Circoncision. *Bull. Acad. Méd. Belgique*, 1914, p. 185.

(2) Recherches expérimentales sur l'action physiologique des essences d'aspic, de lavande, de marjolaine et de romarin. — *Bull. Acad. Méd. Belgique*, 1878.

Doné d'un jugement sûr et d'un esprit critique remarquable, notre Collègue était, par surcroît, un bel écrivain et un orateur. Aussi le souvenir de ses triomphes, remportés dans de nombreuses discussions, n'est pas encore perdu et ses écrits témoignent de ses talents littéraires rares.

L'éloquence est un don magnifique mais exceptionnel ; au service d'un esprit clairvoyant et d'un grand cœur, l'éloquence est l'apanage des conducteurs d'hommes, et l'humanité s'incline devant la supériorité indiscutée de ceux qui ont reçu ce don. Qui s'intéresse encore aujourd'hui aux œuvres des naturalistes ou des physiologistes du XVIII^e siècle, en dehors de ceux qui s'occupent de l'évolution historique de la science ? Les discours de Bossuet n'ont-ils pas toujours de nombreux admirateurs ? D'ailleurs, une certaine renommée scientifique se laisse facilement acquérir : il suffit souvent d'une bonne dose de patience pour faire quelques petites découvertes ; la chance fait le reste et parfois il se trouve une pierre précieuse parmi les cailloux ramassés péniblement le long de la route. Au contraire, les dons naturels, ceux qui font l'homme vraiment éloquent, sont bien rarement réunis chez la même personnalité.

Je n'ai qu'à prendre, au hasard, un des discours du Maître pour y trouver cette triple qualité de la vraie éloquence : la pensée profonde, noble et claire, des sentiments droits et élevés et, enfin, cette élégance du verbe qui charme et qui entraîne.

La pensée de Masoin était d'un physiologiste et d'un psychologue. Tout médecin est un peu psychologue ; mais il faut au psychologue beaucoup de prudence, une clairvoyance instinctive et des connaissances étendues pour éviter l'écueil des exagérations présomptueuses et des erreurs graves. Esprit sage et prudent, Masoin a soumis à l'analyse bien des sentiments justes que des sophismes ont menacé de pervertir : l'amour de la patrie, entre autres, qu'un vague internationalisme aurait pu faire sombrer dans ses flots boueux et dont une guerre barbare a

heureusement dégouté bien des gens. Or, déjà avant la dernière guerre, Masoin avait écrit des pages admirables sur le patriotisme, pages qui méritent d'être conservées comme des modèles d'éloquence et d'analyse psychique(1). En physiologiste, il y invoque l'amour de l'enfant pour sa mère et voit s'élargir ce sentiment à mesure que son cœur grandit; il en suit le développement jusqu'à l'âge adulte et lorsque l'amour de la Patrie se confond, dans les cœurs bien nés, avec l'amour familial et avec l'amitié généreuse, en même temps que s'installent chez eux la saine notion et l'acceptation courageuse de tous les devoirs qui naissent des liens d'amour. Et, après avoir ainsi assis sa thèse sur une base naturelle solide, fort de cette vue claire, Masoin fait crouler tout l'édifice des fausses théories d'avant-guerre.

Il aimait sa grande Patrie et sa petite Patrie, sa Wallonie; mais son particularisme se bornait à faire mieux connaître et admirer les grands hommes qui s'y sont convertis d'une pure gloire. Il adjurait ses compatriotes de se montrer dignes de l'héritage d'honneur dont ils sont les gardiens.

Ces nobles sentiments inspiraient aussi Masoin lorsqu'il fouillait l'histoire obscure ou peu connue de nos grands hommes et qu'il l'éclairait à l'aide de documents précis tels que ceux qu'il a fournis dans ses études sur les reliques de Juste-Lipse (2), sur l'Institut Vésale(3), sur l'ancienne Faculté de Médecine de Louvain (4), etc.

Ainsi comprise, l'histoire n'est pas seulement intéressante, elle devient éducative. Quel charme il a su répandre sur les plus humbles rues de Louvain, illustrées par de grands souvenirs, sur cette antique demeure, entre autres, où se sont rencontrés le pape Adrien et l'empereur Charles-Quint; comment ne pas la saluer au

(1) Le patriotisme. — *Avenir du Luxembourg*, 1910.

(2) Les reliques de Juste-Lipse. Etude historique et médicale. — *Belgique art. et litt.*, 1906.

(3) Notice sur l'Institut Vésale. — *Annuaire de l'Univ. cath. de Louvain*, 1884.

(4) *Revue médicale de Louvain*, 1900,

passage maintenant que nous savons, grâce à lui, le glorieux souvenir qui s'y rattache!

Un jour, en 1912, un teuton présomptueux, ayant fouillé des archives espagnoles, osa flétrir la mémoire de la plus noble famille de nos anciens souverains et lancer des accusations monstrueuses contre la malheureuse mère de cet empereur. Masoin, bon psychiatre, prit sa plume d'historien pour les flétrir dans une admirable dissertation sur Jeanne la Folle. Il y démontre tout l'odieux de cette campagne de dénigrement et en fait toucher du doigt les erreurs voulues. Après avoir réhabilité la famille de Charles-Quint, il stigmatise, en une seule phrase, la manœuvre honteuse entreprise contre elle : il y a dans la langue française, écrit-il, un mot qui s'applique rigoureusement à cette falsification de textes, le lecteur l'inscrira lui-même en toutes lettres (1).

C'était là encore une des caractéristiques de la personnalité du Maître. Convaincu de son droit, certain de la vérité et vibrant d'indignation, il savait se contenir et rester digne : sa réplique n'en était que plus convaincante.

Il y a quelque trente ans, l'hypnotisme, cet étrange chapitre de la physiologie nerveuse, menaçait de devenir, entre certaines mains, un moyen d'exploiter follement la curiosité des masses. Il y eut heureusement des hommes clairvoyants pour dénoncer les dangers des séances publiques d'hypnotisme. Masoin, qui était de ceux-là, fit rapport à l'Académie au sujet de l'opportunité d'une loi pour les interdire (2). Mais l'hypnotisme comptait des défenseurs habiles et même savants. La lutte fut chaude et, comme les bons arguments leur faisaient défaut, ils recouraient à l'ironie et essayaient de couvrir de ridicule leurs adversaires.

La faculté d'être hypnotisé n'est pas propre à l'homme, des animaux peuvent en fournir des manifestations frap-

(1) *Loc. cit.*, pp. 354 et suiv. *Revue générale*, 1912.

(2) Rapport de la Commission à laquelle a été renvoyée la proposition de M. Rommelaere, relative à l'hypnotisme. — *Bull. Acad. Méd. Belgique*, 1888.

pantes. Les physiologistes signalent notamment l'hypnose chez les grenouilles, les poules, etc. Or, un de nos philosophes universitaires s'était figuré que des plaisanteries suffisaient pour réfuter les arguments empruntés à l'expérimentation sur les animaux. Il avait compté sans l'esprit critique de Masoin qui dépouilla les traits, qu'il avait lancés contre les physiologistes, de leur appareil trompeur.

Des controverses, des luttes personnelles, Masoin en soutint plus d'une dans la première période de sa carrière; mais on apprit tôt à le respecter et à reconnaître en lui un défenseur sans peur et sans faiblesse des justes causes.

Il défendit ainsi la Société et le corps médical contre les attaques de ceux qui les accusaient de séquestrer arbitrairement les aliénés (1); il plaida noblement la cause des humanités gréco-latines (2), celle de l'assistance des épileptiques (3). Il combattit encore l'alcoolisme en psychiatre averti (4), les abus du tabac (5), etc.

Jusqu'à sa dernière année d'activité, il fut aussi sur la brèche pour lutter contre le séparatisme qui menace de déchirer la Patrie belge. Dans cette lutte hargneuse où tous les arguments servent et semblent bons, Masoin, dédaigneux de l'injure, retourne l'arme de l'adversaire contre lui-même et se contente de déplorer sa folie montante, sans aigreur, voyant loin et clair, comme toujours.

Une fois du moins il lui fut permis de sabrer à loisir et de donner libre cours à sa verve mordante dans un opuscule qui est un modèle d'éloquence satirique. C'était il y a quarante ans : l'homéopathie, à cette époque, jouissait encore d'une grande vogue dans les milieux aristocratiques. Au lieu de se contenter d'en tirer profit, un des adeptes d'Hahnemann eut la présomption de s'attaquer,

(1) *Bull. Acad. Méd. Belgique.* 1904.

(2) *Ibid.* 1902.

(3) *Ibid.* 1894.

(4) *Ibid.* 1899.

(5) *Ibid.* 1901.

dans un pamphlet, à des personnalités très autorisées et des plus respectées du corps médical belge. Prodiguant l'injure à jet continu et la raillerie, avec plus ou moins d'esprit, il osa aller jusqu'à élabousser l'honneur de ses anciens Maîtres et attaquer celui du porte-drapeau de l'Académie. Masoin se chargea de faire justice de ces outrages. Au nom de nos Collègues qu'ils visaient, il se dressa et, avec un sentiment d'intime satisfaction, mais sans un moment de colère, il exécuta magistralement leur auteur (1).

Orateur fougeux, Masoin était cependant ami de l'ordre et de la mesure en tout ; sous ses allures d'artiste, se déguisait le savant épris d'exactitude et de précision qui ne laissait jamais s'égarer sa pensée ni sa parole, et qui savait résister, quand il le fallait, à sa bienveillance native. Il souffrait des défauts et de la méchanceté de ses contemporains ; mais il les voyait avec ses yeux de physiologiste et de psychologue ; il les comprenait en les déplorant et en pardonnant.

* * *

Ses grandes qualités morales, sa haute valeur intellectuelle eurent le champ libre pour s'affirmer dans l'accomplissement de ses délicates fonctions de Secrétaire de l'Académie.

Je devrais ici rappeler avec quel talent et quel dévouement il s'y consacra pendant près de vingt-cinq années. Mais, nombreux encore sont les Collègues qui ont en la mémoire ce qu'il a été pour eux et pour le maintien du prestige de notre Compagnie. Leur témoignage ne pourrait que confirmer l'affectueuse estime dont il y jouissait et les profonds regrets que sa perte y a suscités comme dans tous les milieux où il a passé.

Du parfait secrétaire d'académie, Masoin avait, en effet, les qualités maîtresses. On pourrait dire de lui, ainsi que d'un des secrétaires d'une haute assemblée

(1) Lettres à un homéopathe. Louvain, Peeters, 1881.

voisine, qu'il était inaccessible à l'intrigue, prudent comme le serpent, dévoué comme le caniche !

A ces vertus cardinales il ajoutait des qualités accessoires précieuses : une obligeance inlassable, une ponctualité extrême et ce tact, ce sens de la mesure, propres au psychologue si fin qu'il était.

Sa forte culture classique et ses connaissances encyclopédiques l'aidaient à remplir sa tâche avec la maîtrise et la dignité que tous admiraient.

*
*
*

Ce grand et noble cœur dut, à la dernière année de sa vie, assister au cataclysme le plus affreux de l'histoire; il vit sa chère Patrie envahie et ravagée et fut témoin de l'incendie et du sac honteux de sa ville universitaire dont il avait célébré les fastes et la gloire !

Que se passa-t-il au fond de cette âme honnête en présence d'un spectacle aussi inouï? Regardez-le, au jour des massacres de Louvain, ce vieillard : il ne fuit pas vers la campagne, il se rend, à travers les rues en flammes, à la gare... Arrivé à la Place de la Station, qui vient d'être le théâtre de l'assassinat de cent-et-seize de ses concitoyens, il s'assied sur le bord d'un trottoir, épuisé par la vue de tant d'horreurs... Quelle supériorité devait émaner de ce malheureux pour qu'il ait pu en imposer aux brutes ivres rôdant en ce lieu sinistre, devenu depuis la « *Place des Martyrs* »? Voici qu'un soldat va à ses devants et lui présente du vin à boire... Masoin voit avec surprise ce geste d'un ennemi inconnu lui offrant un réconfort volé probablement chez un ami, un Collègue peut-être. Un instant il hésite, puis l'accepte... Le savant, habitué à analyser la mentalité des brutes de nos prisons, aussi bien que les aberrations des cerveaux malades, avait d'un regard reconnu une nouvelle espèce d'anormaux. En cette survivance d'un reste de sympathie parmi tant d'actes de folie criminelle, il ne dédaigna pas de voir une preuve d'humanité. Après avoir pris une gorgée de vin, il demanda

de partir et, ce même jour où l'on chassait, comme un vil troupeau de bétail, à coups de crosse par toute la province la population louvaniste, deux militaires allemands firent la conduite à Masoin jusqu'au train qui allait mener à Bruxelles. Il ne sut jamais s'expliquer à lui-même la faveur exceptionnelle dont il avait été l'objet ce jour de terreur. Pour nous, il n'est pas douteux que le psychiatre, qui n'avait jamais, dans ses visites d'inspection des asiles d'aliénés, sourcillé devant les fureurs des pires déments, et qui ne ressentait aucune émotion quand de féroces criminels, près desquels ses fonctions de médecin des prisons l'appelaient, le menaçaient de regard et du geste, le psychiatre avait conservé, à son insu, dans sa parole et dans l'expression de ses yeux dans toute son attitude, une supériorité d'homme, une puissance hypnotique qui dompte et qui soumet...

Hélas ! il avait fui Louvain, mais dans sa retraite à Bruxelles l'attendaient des souffrances physiques et morales poignantes. Une enfant chérie mourut inopinément à Bruges, dans la région envahie inaccessible. Il n'avait pu lui envoyer aucun secours et demeurait vaincu qu'elle avait succombé aux privations de toute sorte et au manque de soins. La douleur qu'il en ressentit fut le coup de grâce porté à sa santé délabrée ; ne se nourrissait guère et bientôt ne cessa plus de souffrir. Malgré le dévouement d'une admirable épouse et malgré l'affectueuse sollicitude de ceux de ses enfants restés près de lui, Masoin souffrit, pendant les deux durs hivers de 1914 et de 1915, un long martyre.

Souffrir !... Je l'entends encore parler de la souffrance dans l'éloge funèbre qu'il consacra à la mémoire d'un de ses amis (1). Ce sort impitoyable qui atteint souvent les meilleurs, les plus méritants, ce problème de la souffrance se dresse devant son esprit anxieux. Il voit l'injustice triomphante, la faiblesse opprimée, l'héroïsme vaincu

(1) Eloge funèbre du professeur Ch. Ledresseur. — *Annuaire de l'Univ. cath. de Louvain*, 1901.

il constate la souffrance de l'innocent, du juste, de l'enfant ! La science positive ne lui montre que la brutalité du fait ; il entend des penseurs et des moralistes qui ne prêchent que la résignation stoïque et, devant l'inanité de leur réponse, Masoin s'élève sur les hauteurs. Il accepte la souffrance comme une de ces réalités dont la raison obscure s'impose dogmatiquement à sa foi ; il l'accepte très simplement et, comme Thiers, il bénit la souffrance et la « religion qui seule a donné un sens à la douleur ».

Hélas ! la souffrance, qui finit par le conduire au tombeau, la souffrance physique et la souffrance morale, devait à sa vie si belle apporter, suivant l'expression de Bossuet, « ce je ne sais quoi d'achevé que donne la douleur »...

*
* *

A l'ombre de l'abbaye de Vlierbeek, le Maître vénéré maintenant repose. Le canon a cessé de tonner ; les hordes teutonnes, défaites et déponillées de leur outillage guerrier, ont repassé par la grand'route qui longe sa sépulture. A-t-il bondi son cœur glacé, à ce moment inoubliable ? A-t-il tressailli le patriote, à ce spectacle sans pareil ?

Que n'a-t-il pu être l'interprète de nos sentiments dans le triomphe de la plus juste des causes ! Que n'a-t-il pu célébrer la Patrie régénérée par le baptême du sang et de la souffrance !

Le dernier souvenir, qui nous reste de Masoin, est un souvenir de douleur et de misère. Mais, quand le temps en aura atténué l'amertume, quand il ne restera plus que ses œuvres et que quelque historien, sensible à la beauté, découvrira les bijoux littéraires et les intuitions scientifiques qu'y a semées Ernest Masoin, alors revivra sa grande figure pour l'édification et l'honneur de sa race. Un homme de sa valeur ne meurt pas tout entier : ses œuvres lui survivent et la lumière, qu'il a fait jaillir, continue de briller avec éclat. Plus de

cent discours, de mémoires de physiologie, etc., d'études sociales et psychologiques, empreints de sa pensée, façonnés dans la forme la plus littéraire, sont rangés précieusement dans les rayons de la Bibliothèque universitaire ressuscitée de ses cendres. Ils sont là, classés par lui-même, annotés de sa main, encore palpitants de vie, ces trésors livrés à la postérité et qui perpétueront le nom et la pensée de Ernest Masoin !...